Sociologie d'une conversation silencieuse

Protestation iconographique nationaliste et réception publique en Corse

Iconographic contestation and its reception in Corsica: a sociology of a silent conversation

Xavier Crettiez et Pierre Piazza

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18796>

DOI : 10.4000/conflits.18796

ISSN : 1777-5345

Éditeur :

CECLS - Centre d'études sur les conflits - Liberté et sécurité, L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 101-121

ISBN : 978-2-343-02618-3

ISSN : 1157-996X

Référence électronique

Xavier Crettiez et Pierre Piazza, « Sociologie d'une conversation silencieuse », *Cultures & Conflits* [En ligne], 91/92 | automne/hiver 2013, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/conflits/18796> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/conflits.18796>

Sociologie d'une conversation silencieuse

Protestation iconographique nationaliste
et réception publique en Corse

Xavier CRETTIEZ et Pierre PIAZZA

Xavier Crettiez est Professeur de science politique à l'université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines et chercheur au CESDIP. Spécialiste des violences ethno-nationalistes et de la sociologie de la mobilisation, il a récemment codirigé avec Isabelle Sommier, Les dimensions émotionnelles du politique, Rennes, PUR, 2012 et a coécrit avec Pierre Piazza, Murs rebelles, Paris, Karthala, 2013. Deux articles récents complètent cette étude sur la sociologie de la violence : « High Risk Activism : Essai sur le processus de radicalisation violente », Pôle sud, n°34, 2011 et n°35, 2011.

Pierre Piazza est Maître de conférences en science politique à l'université de Cergy-Pontoise (CESDIP/LEJEP). Ses travaux portent sur le nationalisme d'État, la socio-histoire du politique, l'iconographie contestataire et les enjeux de l'identification des personnes. Il a notamment rédigé et coordonné les ouvrages suivants : Histoire de la carte nationale d'identité (Paris, Odile Jacob, 2004) ; (avec Xavier Crettiez) Du papier à la biométrie. Identifier les individus (Paris, Presse de Science Po, 2006) ; Aux origines de la police scientifique. Alphonse Bertillon, précurseur de la science du crime (Paris, Karthala, 2011) ; (avec Ayse Ceyhan) L'identification biométrique. Champs, acteurs, enjeux et controverses (Paris, Presses de la MSH, 2011). Il publiera prochainement avec Xavier Crettiez Murs rebelles. L'iconographie nationaliste en Corse, Euskadi et Irlande du Nord (Paris, Karthala, automne 2013).

Mener une étude sur le nationalisme contestataire en Corse n'est pas sans présenter de sérieuses difficultés. On pourra parler de terrain glissant ou difficile ¹, selon l'axe que l'on privilégie. Aux problèmes consubstantiels à toute zone de conflit s'ajoutent, concernant le choix d'une analyse du traitement iconographique de ce nationalisme militant, des obstacles d'ordre plus

1. Boumaza M. et Campana A., « Enquêter en milieu "difficile" », *Revue française de science politique*, 57-1, 2007, pp. 5-25.

pragmatique qui rendent malaisée l'obtention d'un *corpus* d'étude ². Comment appréhender des traces iconographiques par nature anonymes, sauvages, inscrites partout et nulle part, couvrant un vaste territoire tant qu'un support s'y prête ? Comment dater des traces graphiques qui, en certains lieux, ne semblent devoir leur usure qu'aux effets des intempéries ? Comment déceler la véritable identité des auteurs invisibles de cette multitude de signes politiques ³ ? Seul un travail lent et fastidieux de collecte sur le terrain des données iconographiques permet de cerner cette réalité visuelle sans pour autant pouvoir répondre avec certitude à ces questions ⁴. L'une d'entre elles mérite cependant un effort d'enquête : comment ces messages abondants et assez homogènes dans leur contenu, qui glorifient surtout un nationalisme de combat et tentent d'imposer une morale anti-institutionnelle, sont-ils reçus et vécus par la population de l'île et par les visiteurs de passage ? Une « conversation » existe-t-elle entre graphes et spectateurs de cet étrange scénario

2. Soutenue par Pierre Bertoncini à l'Université de Corse en 2005, une thèse d'anthropologie intitulée *Graffiti bombé et territoire Corse (1973-2003)* a donné lieu à une publication en 2009 (*Le tag en Corse. Analyse d'une pratique clandestine*, Paris, L'Harmattan). Ce travail n'a pas été ici mobilisé. Fruit d'une réflexion anthropologique, il n'a pas convaincu les auteurs de l'article en ce qui concerne ses conclusions analytiques et surtout son *corpus* méthodologique.
3. Qui sont les auteurs des inscriptions constatées ? Le caractère clandestin de l'acte à l'origine de leur production et la dimension anonyme des messages (aucun tag recensé n'est accompagné d'une quelconque signature personnalisée) rend impossible l'identification de ceux qui décident d'y recourir. Si la pluralité des taggeurs et de leurs profils ne fait aucun doute, l'évaluation quantitative de leur importance numérique s'avère tout aussi irréalisable. Dès lors, une posture prudente s'impose : il convient de ne pas voir en chaque Corse un taggeur en puissance en raison de la forte implantation de l'iconographie sauvage sur l'île. Si sa densité a pour effet de rendre extrêmement visible et de démultiplier la présence du message nationaliste dans l'ensemble de l'espace public, elle peut parfois ne résulter, dans certaines zones localisées, que de l'activisme d'un seul et même individu facilement repérable en raison d'un type singulier d'écriture par lequel il investit l'environnement de slogans répétitifs. De la même façon, si l'espace mural est colonisé de façon quasi monopolistique par des signes nationalistes, rien ne permet de penser que les entreprises de bombage sont le fait d'organisations structurées ou même uniquement de militants nationalistes. Enfin, certains messages à caractère raciste ou xénophobe ou même violemment agressifs à l'encontre de telle ou telle catégorie d'individus ne peuvent être attribués de façon automatique aux acteurs nationalistes, même s'ils semblent souvent compléter une logorrhée identitaire reconnue.
4. L'entreprise de recensement des graffitis observables sur le territoire de la Corse a nécessité, préalablement à sa réalisation, l'élaboration d'une grille d'observation qui, accompagnée d'un système succinct de codage, comprenait plusieurs rubriques destinées à déterminer rigoureusement : le nombre d'inscriptions constatées (une ou plusieurs figurant sur un même support) ; leurs caractéristiques en termes de couleur et de visibilité ; l'aspect formel qu'elles empruntent selon qu'il s'agisse d'un graffiti, d'une fresque ou d'un dessin ; le type de message délivré lorsque celui-ci est d'inspiration nationaliste ; leur localisation géographique (zones urbaine ou rurale) et les supports investis. Au cours de trois voyages successifs d'enquête, 1 050 kilomètres de routes ont été parcourus, soit une très large partie du territoire insulaire carrossable. Plus de 90 % des routes nationales ont été explorées puisque seulement 51 kilomètres de routes nationales (sur les 588 existants) n'ont pas été visités. Nous avons aussi veillé à emprunter d'importantes portions routières départementales tant en montagne qu'en bord de mer (plus de 460 kilomètres de départementales) ainsi que plusieurs chemins secondaires en terre. Ce travail a été complété par un quadrillage systématique, accompli à pieds, de l'ensemble des rues de plusieurs villes (notamment Corte, Sartène et Calvi) et de quartiers entiers des deux principales citées corses (Bastia et Ajaccio). De la sorte a pu être élaborée une sorte de « photographie » précise de la réalité iconographique insulaire qui n'est cependant valable que pour un instant « t ». On se reportera aux annexes de cet article pour la synthèse statistique du *corpus*.

visuel partout présent sur les murs du l'île ⁵ ou doit-on plutôt parler d'un exhibitionnisme peu offensant, tant les messages muraux, saturant l'espace public, en deviennent invisibles aux yeux des passants blasés ? Après avoir présenté les lectures multiples qui peuvent être faites de ces murs bavards, nous proposerons, sur la base d'un questionnaire distribué en Corse, un regard sur la réception publique de ces messages iconographiques.

Des murs bavards

Si les murs, panneaux de signalisation, poteaux ou rochers de l'île de Corse sont bavards, les propos sont souvent ambigus, multiples, changeants et circonstanciels ⁶. Anonymes, les écrits rivalisent de métaphores et sentences définitives pour marquer d'une empreinte presque indélébile l'espace public de la rue. Pourtant, si les mains loquaces semblent nombreuses et ne sont probablement pas toutes directement orchestrées par les acteurs nationalistes, les propos et stratégies d'écriture murale renvoient essentiellement à trois registres principaux : volonté d'arracher une existence politique (1), de donner à voir une identité travestie (2), de contester la parole publique institutionnelle (3).

Les usages stratégiques de l'iconographie nationaliste

À l'image du nationalisme politique qu'il soutient, le tag contestataire rappelle le besoin des entrepreneurs nationalistes de « s'imposer dans un système politique institutionnel clos » ⁷. Près de 21 % du *corpus* relevé ⁸ correspond à des tags dont la dimension directement politique vise à faire connaître un parti politique (*a cuncolta*, *Corsica Nazione*, MPA, ANC, *a Manca naziunale*, *Scelta para*, etc.) ou un *leader* nationaliste en affichant son sigle ou son nom. Alors que le système clanique a pendant longtemps tenu à l'écart de la scène politique et électorale les formations régionalistes contre lesquelles il tentait de maintenir son monopole sur la vie publique, le bombage sauvage – à l'instar de la violence politique – constitue une modalité d'affirmation et de popularisation du combat politique ancré dans l'histoire du mouvement identitaire ⁹.

5. Plus de 95 % du *corpus* graphique mural recensé peut être considéré comme de type nationaliste.

6. Une première version détaillant davantage cet aspect a été publiée par les auteurs de cet article dans Sommier I. et Crettez X. (eds), *Les dimensions émotionnelles du politique. Chemins de traverse avec Philippe Braud*, Rennes, PUR, 2012, pp. 143-162.

7. Crettez X., *La Question corse*, Bruxelles, Complexe, 1999 et *Violence et nationalisme*, Paris, Odile Jacob, 2007. Cf. aussi les thèses de Briquet J.L., *La Tradition en mouvement*, Paris, Belin, 1997.

8. 20,96 %, soit 162 occurrences. Il s'agit de la rubrique la plus importante après celle relative à l'affirmation violente.

9. On pourra se reporter au bel ouvrage photographique signé Murati P., *30 ans de graffiti politique en Corse*, Bastia, Anima Corsa, 2010. Sur la logique de la violence politique dans l'île, cf. notre article « La violence politique en Corse : état des lieux », in Crettez X. et Mucchielli L.

Le tag relève de ce que Lyman Chaffee a appelé la « *low technology mass communication* »¹⁰. Bien éloignée de la *high technology*, celle-ci revêt pourtant des avantages communicationnels certains dont la durabilité du message délivré et sa totale liberté d'expression. Si les formations nationalistes ont longtemps été marginalisées de la scène publique, elles useront du spectacle de la violence mise en scène mais aussi de la diffusion de leurs idéaux à travers le tag de rue comme des *moyens d'attraction des médias officiels*. Ainsi, les représentations de cagoulés, les bombes ou les cercueils peints sur les murs de villas ou de bâtiments publics, les accusations nominatives à l'encontre des forces de l'ordre ou de certains hommes politiques de premier plan favorisent la médiatisation en offrant aux caméras des grandes chaînes nationales une traduction imagée, claire et simpliste des tensions politiques à l'œuvre dans l'île¹¹. En forçant le regard de la caméra, les formations clandestines s'assurent une visibilité médiatique et une notoriété sans avoir à en subir les coûts à la fois financiers et politiques¹².

Le tag militant a également une *fonction de mobilisation électorale* en s'adressant à la communauté nationaliste et, au-delà, au « peuple corse » dont les formations nationalistes se disputent les suffrages¹³. Le recours au tag s'avère être un quasi-monopole nationaliste qui inscrit durablement dans l'espace public les ambitions électorales de ces partis. Que ce soit le registre politicien (21 % du *corpus*) ou celui plus diffus qui loue l'identité (20 % du *corpus*), l'appétence électorale est indéniable et associée à la défense consensuelle de la Corse les formations nationalistes.

(eds.), *Les Violences politiques en Europe*, Paris, La Découverte, 2010. On retrouve au Pays basque une même tendance à l'expression identitaire murale suite aux années noires du silence franquiste. Cf. notamment sur ce phénomène : Raento P., "Political Mobilisation and Place Specificity: Radical Nationalist Street Campaigning in the Spanish Basque Country", *Space and Polity*, 1-2, 1997, p. 197.

10. Chaffee L., *Political Protest and Street Art. Popular Tools for Democratization in Hispanic Countries*, Londres, Greenwood Press, 1993, p. 3.
11. En Ulster (Irlande du Nord) où la culture des fresques murales est nettement plus développée, les *murals* sont devenus pour les médias télévisuels de véritables incarnations visuelles des troubles dans la province. À Dublin ou Manchester, certains *murals* nord-irlandais sont d'ailleurs reproduits comme fond d'image de reportages afin d'éviter aux équipes de télévision de se déplacer lorsque celles-ci commentent une émeute ou un attentat. De même, les déclarations de responsables communautaires sont presque systématiquement effectuées devant le mural de leur obédience. Sur ces points, voir : Jarman N., "Painting Landscapes: The Place of Murals in the Symbolic Construction of Urban Space", in Geisler M. (ed.), *National Symbols, Fractured Identities, Contesting the National Narrative*, Middlebury, Middlebury College Press/Hanovre et Londres, University Press of New England, 2005, pp. 180-181.
12. Sur le *corpus* relevé, 85,9 % des tags enregistrés sont très visibles ou assez visibles. Seuls 14,10 % ne l'étaient pas, rarement en raison de leur emplacement mais le plus souvent à cause de leur effacement « naturel » lié à l'écoulement du temps. De la même façon, si 57 % des tags recensés sont situés en zone rurale, ceux-ci sont toujours visibles depuis les routes. Les zones géographiques les moins affectées par le phénomène iconographique sont systématiquement les plus isolées et les moins passantes (zone intérieure Porto-Evisa, zone intérieure nord du Golo, zone intérieure Galéria : moins de 1 % de l'ensemble des tags).
13. Pour l'Ulster, Bill Roston évoque une fonction de conversion électorale des *murals* nationalistes : Roston B., *Politics and Painting. Murals and Conflict in Northern Ireland*, Londres, Associated University Press, 1991, p. 123.

Enfin, le tag sert aussi les desseins de chaque parti nationaliste en proie, au sein d'un espace politique très compétitif, à des formations rivales. *Exister sur un champ politique protestataire nationaliste concurrentiel* est une nécessité qui implique un usage récurrent et intensif du bombage. Ce dernier permet en effet de signer la réalité politique du mouvement et de l'inscrire partout et de manière permanente dans l'espace public qu'il ambitionne de représenter ¹⁴.

Les usages identitaires de l'iconographie nationaliste

Si les tags nationalistes relèvent pour la plupart de l'affirmation identitaire, ils ne sont que très indirectement des instruments de promotion culturelle, à la différence de ce que peut afficher l'iconographie murale en *Ulster* ou dans une moindre mesure en *Euskadi*, peu avares de représentations historiques (scènes de batailles en particulier) et d'affirmations essentialistes (souvent d'inspiration religieuse). Pour la plupart rédigés en langue corse (plus de 95 % des phrases du *corpus*), les graffitis sont très peu nombreux à défendre et à promouvoir expressément l'usage de cette langue ou à proposer une filiation historique singulière. Seules sept références à l'histoire paolienne ou à la langue vernaculaire ont été répertoriées sur les 154 tags relevant du registre identitaire ¹⁵. L'immense majorité des référents identitaires revêt la forme d'un sigle pictural représentant sommairement les contours de l'île – généralement tracé grossièrement (soixante six occurrences) – et, de façon beaucoup plus anecdotique, au dessin d'une tête de maure (quatre occurrences).

La culture iconographique nationaliste n'en a pas moins une ambition identitaire affirmée qui passe par une tentative de délimitation ou plutôt de remodelage des frontières de l'identité incarnée ¹⁶. Sauvagement inscrit sur les murs de Corse, le tag nationaliste n'est pas tant destiné à faire voir l'identité insulaire mais bien davantage à afficher une identité singulière : celle des acteurs clandestins violents, mis en scène sur les façades de l'île. C'est ainsi que plus de la moitié des référents identitaires concernent la nécessaire défense de la terre ou affirment l'exigence de liberté au moyen d'un énigmatique « *Libertà* » aux intonations belliqueuses (cf. document 1). De même, le type d'inscription le plus fréquent sur les murs est celui qui se rapporte à la violence (27,43 % des tags relevés) et, au sein de cette rubrique, le sigle du mouvement clandestin armé FLNC (Front de libération nationale corse) domine large-

14. Alexandre Dezé propose un témoignage proche à travers un entretien réalisé avec un responsable du Front national pour qui l'affiche politique est le principal moyen de mobilisation électorale au sein des sympathisants d'extrême droite : Dezé A., « L'image fixe en question. Retour sur une enquête de réception du discours graphique du FN », in Favre P., Fillieule O., Jobard F. (eds.), *L'Atelier du politiste*, Paris, La Découverte, 2007, p. 313-330.

15. Pasquale Paoli (général à l'origine d'une Corse indépendante en 1754) est, depuis le *revival* identitaire régionaliste, considéré comme le plus symbolique des représentants d'une Corse indépendante, du moins pour les nationalistes.

16. On se réfère ici à l'apport de Barth F., *Ethnic Groups and Boundaries. The Social Organization of Cultural Differences*, Londres, Allen and Unwin, 1969.

ment (77,83 %) (cf. document 2). Si on ajoute les référents mémoriels (8 %) – dont un gros tiers concerne la figure héroïsée d'Yvan Colonna¹⁷ (34 %) et près de la moitié des rappels de militants tués ou disparus ces dernières années – ainsi que les propos menaçants racistes ou xénophobes à l'encontre des « français » ou des maghrébins (16,7 %) (cf. document 3), l'espace public investi par les nationalistes apparaît bien comme un espace très largement dominé par les référents guerriers ou bellicistes.

Document 1

Document 2

Document 3

En plus de coloniser l'espace mural de la présence insidieuse et angoissante des acteurs clandestins, l'iconographie nationaliste telle qu'elle s'affiche vise aussi à pérenniser l'idée ou l'illusion d'un conflit durable entre la Corse et l'État français. La forte présence de certains slogans comme « *Indipendenza* », « *Libertà* », « LLN », le rappel constant du « FLNC » ou « *ribellu* »¹⁸ ainsi que le rejet – moins visible toutefois – des forces de l'ordre (2 % des tags enregistrés)¹⁹ contribuent à façonner une réalité fantasmée : celle d'une île en guerre avec un État colonial étranger. L'objectif de cette couverture picturale de l'espace public en déconnexion totale avec la réalité politique d'une région nullement militarisée permet aux formations nationalistes de prospérer en s'érigant comme des remparts naturels face à un ennemi qu'ils inventent en le représentant. Ce marquage violent du territoire, accentué par ce que Jeremy Mac Clancy appelle le « *roadsign protest* »²⁰ – le criblage systématique par

17. Une grosse vingtaine de « *Gloria a te Yvan* » couvrait les murs de l'île en juin 2011, en plein procès en cassation du berger corse.

18. Plus de 25 occurrences de ces sigles ou appels à une lutte de libération nationale ont été comptabilisés, auxquels s'ajoutent près de 200 rappels du sigle FLNC, « *ribellu* » et autres dessins de cagoules.

19. Le « DNAT *fora* » (« Division nationale anti-terroriste dehors ! ») domine le genre.

20. Mac Clancy J., *Expressing Identities in the Basque Arena*, Oxford, SAR Press, 2007, p. 156.

armes à feu des panneaux indicateurs routiers (cf. document 4) –, favorise également un sentiment de toute puissance des formations clandestines nationalistes. L'iconographie sauvage permet ainsi un *monitoring* menaçant de la communauté insulaire, signe l'appartenance du territoire à un groupe et rassure la communauté clandestine sur la réalité de sa présence dans le champ politique local ²¹.

Les usages cognitifs de l'iconographie nationaliste

Dans un article important, Anthony Oberschall évoquait la nécessaire production par les entrepreneurs nationalistes d'un « cadre cognitif de crise » ²² propre à transformer la perception routinière du monde social en une vision hostile et dangereuse dans laquelle l'autre apparaît comme une menace qu'il faut détruire. Il insistait par là même sur l'importance que revêtent les cadres de perception militants pour mener à bien une action collective, singulièrement lorsqu'il s'agit de convaincre de la nécessité d'un engagement collectif violent ²³. Si l'iconographie contestataire en Corse ne propose pas uniquement une lecture conflictuelle de la situation sociopolitique, celle-ci joue néanmoins un rôle non négligeable dans la constitution d'une « opinion publique du refus » ²⁴ en réagissant aux yeux de tous à l'actualité ²⁵. Véritable caisse de résonance de la perception insulaire de l'actualité, l'iconographie nationaliste propose un cadre cognitif de rejet de l'État et de ses institutions ainsi que de défense de certaines valeurs ou postures en réaction à la légalité publique.

C'est tout d'abord une contestation de la parole d'État que formalisent et rendent visible les écrits sauvages sur les façades de l'île. On retrouve cette ambition subversive dans l'affichage du soutien à la geste assassine d'Yvan

Document 4

21. Sur la notion de *monitoring* dans les conflits ethniques, voir Laitin D., « National Revivals and Violence », *Archives européennes de sociologie*, 36-1, 1995, pp. 3-43.
22. Oberschall A., « The manipulation of Ethnicity: From Ethnic Cooperation to Violence and War in Yugoslavia », *Ethnic and Racial Studies*, 23-6, 2000, pp. 982 et sq.
23. Voir l'article de Contamin J.G., « Cadres et luttes de sens », in Fillieule O., Agrikoliansky E., Sommier I. (eds.), *Penser les mouvements sociaux*, Paris, La Découverte, 2010, pp. 55 et sq.
24. Jürgen Habermas parle des « opinions informelles » s'exprimant dans les rumeurs et la culture de masse indiscutée que l'on retrouve sur les murs de l'île : Habermas J., *L'Espace public*, Paris, Payot, 1978, p. 255.
25. On peut constater cet usage médiatique *grassroots* de l'iconographie sauvage sur d'autres scènes conflictuelles. Sur le cas palestinien, voir notamment Abdeljawad S., « Les sources primaires de l'intifada », *Revue d'études palestiniennes*, 36, 1990, pp. 67-77.

Colonna. Ce soutien le plus souvent inscrit sous la forme d'un « *gloria a te Yvan* » peut être lu de deux façons : d'une part comme la défense d'un homme dont la culpabilité serait douteuse car établie par un État dont la légitimité est contestée ; d'autre part comme la défense d'un acte : celui d'un criminel/militant coupable du meurtre/exécution du plus haut représentant local de l'État qui, à ce titre, doit être considéré comme un « modèle national ». Dans les deux cas, l'opinion rendue publique s'oppose frontalement à celle promue par la légalité républicaine, soit qu'elle conteste la parole judiciaire, soit qu'elle approuve un assassinat politique.

Derrière l'affichage de cette parole subversive se manifeste l'illusion d'une pratique véritablement démocratique, offrant au « peuple corse » une parole dégagée de la contrainte légaliste qu'impose un État jugé colonial. L'iconographie vaut ici pour ce qu'elle exprime : l'expression d'une voix populaire, ouverte à tous, l'accès à un espace public rendu plus démocratique, rejoignant ainsi les paroles libérées qui pouvaient par exemple se manifester à travers les tags des soldats mutins de 1917 ²⁶ ou dans les inscriptions séditionnelles de la période de la Commune ²⁷, toutes deux déjà fort bien analysées. On pourrait parler de « texte caché » pour définir l'idéologie générale qui ressort des murs bombés sur l'île, tel que James Scott l'a défini dans sa magistrale étude sur les formes de la résistance populaire ²⁸. Le « texte caché », par opposition au « texte public », renvoie au discours des dominés qui, dans l'impossibilité de s'afficher publiquement, est transmis clandestinement ou sous couvert d'anonymat et permet de fonder une culture de la résistance à la domination institutionnelle. Art de l'insoumission proclamée, le graffiti nationaliste anonyme, en même temps qu'il refuse à l'État son monopole de la parole autorisée sur le territoire de l'île, sert à souder une communauté rebelle à la parole institutionnelle. Les slogans « IFF » ou « IAF » ²⁹, très présents sur l'ensemble de l'île, ont une double fonction : acronymes répandus et mystérieux, ils concurrencent ceux déployés par les institutions qui émaillent les discours publics. De plus, ces inscriptions ne sont compréhensibles que par la communauté corse qui sait les lire et nullement par les touristes étrangers, destinataires probables. Comme l'écrit Scott au sujet d'un tout autre terrain, « le dialecte fonctionne ici comme une sorte de discours moral, exprimant un sens d'identité et d'affiliation avec ses camarades » ³⁰. L'objectif recherché est ici à la fois de refuser le monopole de la présence institutionnelle et de renforcer la « mutualité » sociale ³¹ des acteurs nationalistes.

26. Loez A., « Mots et cultures de l'indiscipline : les graffitis des mutins de 1917 », *Genèses*, 59, 2005, pp. 25-46. Cf. du même auteur, *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Paris, Gallimard, 2010.

27. Braconnier C., « Braconnages sur terres d'État. Les inscriptions politiques séditionnelles dans le Paris de l'après-Commune », *Genèses*, 35, 1999, pp. 107-130.

28. Scott J., *La Domination ou les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

29. « *I francesi Fora* » (les Français dehors) ou « *I Arabi Fora* » (les arabes dehors). Ce dernier slogan témoigne de l'amateurisme orthographique des taggeurs puisqu'en langue corse, le suffixe *I* ne peut être apposé devant une voyelle.

La culture murale de résistance à la parole d'État concurrence donc également la puissance publique dans son monopole sur l'identification institutionnelle. Ce que Joe Hermer et Alan Hunt qualifient d'« *official Graffiti* », sigles apposés par les acteurs de la gouvernance pour limiter ou encadrer les actions de chacun (« *no smoking* », « ne pas entrer », « sens interdit », etc.), trouvent dans les bombages contestataires leurs pendants nationalistes³². Non seulement les taggateurs reproduisent une forme de gouvernance généralisée des mouvements et des interdits en usant des façades de l'espace public pour prévenir, avertir, menacer et borner les actes et pensées de tous, mais de surcroît ils colonisent les supports que privilégie la parole institutionnelle pour ancrer sa présence en s'affichant sur les panneaux de signalisation ou les poteaux indicateurs d'entrée dans les villages, presque tous systématiquement bombés³³. Certains symboles de la puissance publique sont également la cible de messages nationalistes, comme les transformateurs EDF dont la surface lisse en bord de route invite tout autant à l'activisme que le statut d'entreprise publique qu'ils incarnent. Si les « graffitis officiels révèlent que non seulement la gouvernance s'effectue à distance mais que ses auteurs demeurent invisibles »³⁴, on ne saurait mieux dire concernant les graffitis contestataires destinés tout autant à réguler l'espace social en imposant une contre-culture de substitution à la parole d'État.

Enfin, si l'iconographie nationaliste conteste les signes d'État, elle refuse aussi la prétention de ce dernier à imposer une morale collective au fondement de la citoyenneté et de la civilité. En appelant à la commémoration des « soldats » du Front morts pour « la cause », les tags viennent ainsi proposer des référents héroïques qui, en accord avec l'idéologie du mouvement, sont assez éloignés d'une morale collective républicaine. Les inscriptions de menaces parfois explicites associant tel patronyme aux forces de l'ordre (« X : tu parles, tu es mort » ; « P. et V., *attenti a voi*, balances de flics ») rappellent que le silence civique est une vertu que nul ne saurait oublier faute de voir son existence menacée. L'objectif du texte caché, révélé, est ici de contribuer à la fondation de normes d'action nouvelles : « le ragot renforce ces normes en les invoquant et en enseignant à chaque personne colportant le rejet, précisément quelle sorte de conduite aura de grandes chances d'être raillée ou méprisée »³⁵. De façon similaire, l'importance numérique des tags racistes rédigés à l'encontre des populations maghrébines de l'île ou des français continentaux (le

30. *Idem*, p. 145.

31. *Idem*, p. 134.

32. Hermer J., Hunt A., « Official Graffiti of the Everyday », *Law and Society Review*, 30-3, 1996, pp. 455-480.

33. Le *roadsign protest* est extrêmement répandu en Corse sous la forme de coups de chevrotine tirés sur les panneaux. Celui-ci s'y exprime aussi autrement : sur ces mêmes supports où est indiqué de façon systématiquement bilingue le nom de chaque village, celui rédigé en français est effacé ou barré afin de ne laisser visible que la signalisation formulée en langue corse. C'est le cas pour la très grande majorité des panneaux indicateurs.

34. Hermer J., Hunt A., *op. cit.*, p. 477.

35. Scott J., *op. cit.*, p. 160.

fameux « IFF ») permet de mettre en exergue une double catégorie de citoyens opposant les Corses « de souche » aux autres appelés à s'effacer ³⁶. Là aussi, les murs évoquent une morale publique bien différente de celle de l'État-nation républicain, en appelant à la ségrégation pour mieux confirmer l'unicité du « peuple corse » ³⁷. Sur un plan moins politique et plus directement moralisateur, le nationalisme radical corse propose également une série de campagnes anti-drogue, souvent violentes, dont on retrouve les reflets sur les murs de l'île. Une dizaine de bombages, parfois associés à des relents racistes et surtout réalisés à destination de la jeunesse ³⁸, prennent directement pour cible les *dealers* qu'ils menacent et condamnent toute forme de trafic et de consommation de stupéfiants (cf. document 5).

Document 5

Derrière ces usages multiples de l'iconographie nationaliste sauvage se dessine une résistance au nationalisme d'État par l'imposition d'un nationalisme contestataire que l'on qualifiera de « banal » dans la foulée des travaux novateurs de Michael Billig. Ce dernier pose l'hypothèse que le nationalisme – dans son cas américain – n'est véritablement efficace que lorsqu'il parvient à se naturaliser dans la quotidienneté des individus, via l'usage du drapeau, du

36. 16,69 % de tags racistes ou xénophobes composent le *corpus*. Dans cette rubrique, 30,2 % des messages concernent des insultes anti-arabes et 64,3 % s'en prennent directement aux « Français ». L'usage récurrent des sigles « IFF » et « IAF » atteste une naturalisation de l'offense.

37. On notera ici que ces propos, violemment racistes parfois, ne peuvent être attribués uniquement aux formations nationalistes, dont beaucoup ont toujours pris leurs distances avec la radicalité politique d'extrême droite. Il n'en demeure pas moins que sur un *corpus* mural presque exclusivement de type nationaliste, 17 % évoquent des messages de rejet des populations maghrébines ou « françaises ».

38. 1,3 % du *corpus*. Nous n'avons pas ici pris en considération les affiches, souvent signées de syndicats étudiants nationalistes, faisant campagne contre l'usage des drogues. On retrouve une même ambition morale et sanitaire dans le nationalisme irlandais. Voir la fiche très complète de Wikipedia sur le conflit nord-irlandais : http://fr.wikipedia.org/wiki/Conflit_nord-irlandais (consulté le 26 juillet 2013).

calendrier, des plaques d'immatriculation ou de l'ensemble des instruments que l'État est parvenu à imposer à travers le temps en les naturalisant ³⁹. C'est aussi ce qu'affirme avec justesse Yves Deloye :

« Loin d'être seulement le résultat de l'action volontaire, instrumentale des élites ou des mouvements idéologiques ou encore des appareils idéologiques d'État que ces derniers contrôlent, la diffusion du sentiment d'appartenance politique comme la capacité de s'identifier à une "communauté imaginée" empruntent des voies variées et non univoques et reposent sur des processus largement inconscients. » ⁴⁰

Le nationalisme pénètre d'autant mieux cet inconscient collectif qu'il sait s'immiscer dans la banalité du vécu de chacun, dans les actes les plus ordinaires de la quotidienneté ⁴¹. Si le nationalisme contestataire corse tel qu'il se donne à voir sur les murs de l'île, ne présente guère un visage banal au sens d'anodin, tant il regorge de représentations violentes et de propos martiaux, la question de son intériorisation collective doit être posée. Elle peut se résumer assez simplement : comment les messages du nationalisme iconographique sont-ils perçus par ceux à qui ils s'adressent ? Les spectateurs involontaires de cet amoncellement graphique, véritable roman national imaginé, sont-ils des passants aveugles aux injonctions iconiques ou des vigies alertes ? C'est l'enjeu de la réception des messages muraux qui se trouve ainsi posé.

Des passants attentifs ?

Concomitamment au travail visant à recenser, à des fins d'analyse de leurs contenus, formes et usages, les très nombreuses traces iconographiques nationalistes jalonnant l'espace public insulaire, notre démarche a été motivée par le souci de saisir comment ces dernières sont appréhendées et ressenties par tous ceux qui y sont inévitablement confrontés *in situ* lors de leurs déplacements sur le territoire corse. Il nous est en effet apparu primordial d'explorer la problématique de l'« accueil » des messages, celle des modalités concrètes de leurs réceptions. Ces messages diffusés en tous points de l'île revêtent-ils un sens univoque (celui qu'aurait voulu leur conférer leurs auteurs en décidant de les rendre publiquement visibles) ⁴² ? Génèrent-ils davantage des actes d'in-

39. On s'appuie ici sur l'ouvrage de Billig M., *Banal Nationalism*, Londres, Sage, 1995. Pierre Piazza a pu souligner une même dynamique concernant le processus étatique d'encartement des citoyens en France dans son ouvrage *Histoire de la carte nationale d'identité*, Paris, Odile Jacob, 2004.

40. Deloye Y., « En-deçà de l'identité ou le miroir brisé de l'identification », in Constant Martin D. (ed.), *L'Identité en jeux*, Paris, Karthala, 2010, p. 414.

41. Martigny V., « Penser le nationalisme ordinaire », *Raisons politiques*, 37, 2010, pp. 5-15.

42. On peut par exemple être tenté de le penser lorsque l'on constate qu'une majorité de répondants comprennent bien qu'à travers la figure du cagoulé incarnant l'idée du recours à la violence s'exprime un enjeu fort : « marquer sa présence politique dans l'espace insulaire ».

interprétation différenciés, une pluralité de pratiques de réception de la part des regardants ⁴³ qui résistent à l'effet d'imposition de sens des acteurs du nationalisme ?

Afin de mieux restituer les véritables perceptions de ces messages par les personnes qui les croisent, nous avons élaboré un questionnaire composé de vingt-quatre questions fermées et de cinq questions ouvertes réparties dans trois grands blocs thématiques. Le premier vise à obtenir des précisions sur l'identité des personnes interrogées à travers des informations relatives au sexe, à l'âge, au lieu de résidence, au niveau d'étude ou encore à l'appartenance politique. Le second est destiné à mettre en lumière d'une manière assez générale les réactions suscitées par l'iconographie nationaliste sauvage : l'attention portée à ce phénomène et le type de jugement qu'il génère, la capacité à apprécier les acteurs qui en sont à l'origine et les populations que ciblent les messages diffusés. Enfin, le troisième cherche à préciser les modes de perception du répondant via des interrogations plus approfondies formulées après que des photographies lui aient été montrées : l'une représentant un *ribellu* ⁴⁴ dessiné à la bombe de peinture sur un mur afin d'illustrer l'enjeu de la « lutte armée de libération nationale », l'autre une tête de Maure qui, ornant le drapeau insulaire devenu sous cette forme l'emblème officiel de la Corse sous Pasquale Paoli, constitue un des symboles les plus forts de l'identitarisme corse (cf. documents 6 et 7).

Document 6

Document 7

43. Sur cette idée, voir notamment Passeron J-C., « L'usage faible des images. Enquêtes sur la réception de la peinture », in *Le Raisonnement sociologique. L'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, pp. 257-273.

44. Le *ribellu* est souvent représenté sous la forme d'un homme agenouillé portant dans ses mains un fusil d'assaut ou sous la forme d'une cagoule stylisée. C'est cette seconde représentation qui a été montrée aux personnes rencontrées.

Certes, des difficultés méthodologiques de taille ⁴⁵ émergent lorsque l'on entreprend de s'intéresser aux enjeux de la réception à travers la seule administration d'un questionnaire toujours susceptible de susciter par exemple chez certains Corses des phénomènes d'autocensure face à un sujet jugé trop « délicat » ⁴⁶, questionnaire au travers duquel peut de surcroît ne pas nécessairement être apprécié le caractère inconscient (difficilement objectivable) de l'influence des graffitis sur les « mentalités » ⁴⁷. Pour autant, l'importance du matériau empirique collecté (226 personnes ont été amenées à nous répondre ⁴⁸) ne doit pas être sous-estimée car elle permet d'esquisser quelques pistes de réflexion fécondes en la matière.

Sensibilité à la présence des messages

L'enquête conduite par questionnaire aboutit à des résultats contrastés concernant les modes de perception de la réalité des graffitis. Certes, de prime abord, il semble que l'inscription de ces signes, images, symboles qui fonctionnent comme de véritables marqueurs identitaires de l'espace insulaire ne laisse pas indifférent. En effet, la façon dont les personnes réagissent lorsqu'on leur demande de se prononcer sur leur importance quantitative et leur visibilité montre qu'elles sont loin d'être totalement imperméables à leur existence : 46 % des répondants estiment qu'ils sont trop nombreux ou beaucoup trop nombreux, alors que 56 % les considèrent un peu trop ou beaucoup trop visibles. Ce type de jugements portés tend donc à accréditer l'idée selon laquelle le balisage apparent de l'espace géographique corse par une iconographie abondante est ressenti par bon nombre comme un phénomène évident.

Force est toutefois de constater qu'il existe aussi un décalage important entre l'omniprésence dans l'espace public insulaire de messages à caractère politique visant surtout à faire l'apologie de la lutte armée ou à promouvoir une identité de défiance par rapport à l'altérité française ou immigrée et l'intérêt tout relatif porté à ces messages par une quantité non négligeable de personnes amenées à les voir. Amenées à les voir... ou peut-être amenées à ne plus les remarquer tellement leur inscription répétitive dans le paysage est devenue à ce point « naturalisée » que leur prise en considération ne relève plus de l'évidence. Ainsi, presque 35 % des personnes interrogées n'accordent aucune importance à la quantité de graffitis à laquelle elles sont exposées. De même, environ 29 % refusent de se prononcer lorsqu'on leur demande si ces mêmes graffitis sont trop visibles à leurs yeux. Lorsque l'on expose l'image

45. De Singly F., *L'Enquête et ses méthodes. Le questionnaire* (3^e édition), Paris, Armand Colin, 2012.

46. Sur l'idée d'inconfort de l'enquêteur face à un terrain qui ne se laisse pas « aisément apprivoiser », voir Campana A., Bouzama M., *op. cit.*

47. Pour une réflexion autour des problèmes soulevés par les différents outils mobilisables afin d'appréhender les modalités de réception d'un public face à des messages de nature politique auxquels il est exposé, voir Charpentier I. (ed.), *Comment sont reçues les œuvres. Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Grâne, Créaphis, 2006.

d'une tête de Maure puis une autre d'un cagoulé aux répondants, ceux-ci déclarent pour 27 % d'entre eux que la première les laisse indifférent... Taux qui s'élève à 31 % pour la seconde. Les réponses à la question « Portez-vous attention à ces graffs ? » confirment d'ailleurs l'insensibilité assez significative d'un grand nombre d'individus à leur égard : 22 % répondent « Non » et 45 % « Un peu ».

Figure 1 - Attention aux graffiti

Cette banalisation des traces iconographiques nationalistes à majorité martiales, vues sans être lues, perçues sans réelle attention ⁴⁹, valide partiellement l'hypothèse d'une acceptation sociale large de cette spécificité insulaire qui semble se naturaliser sans vraiment indisposer. La force du nationalisme insulaire s'exprime à notre sens plus dans cette validation inconsciente d'une colonisation de l'espace public par les marques de la contestation violente identitaire, nullement perçue comme déplacée ou dérangeante ⁵⁰, que par la capacité de conviction des formations partisans et de leurs discours publics, peu actifs en termes de propagande institutionnelle. Le nationalisme en Corse opère plus profondément par le bas et par les marges qu'il ne convainc par le haut.

Interprétations et jugements des « regardants »

Quels sens ceux qui les regardent attribuent-ils aux différents messages auxquels ils sont confrontés ? Comment les « décodent-ils », de quelle manière spécifique se les approprient-ils ? On remarque que beaucoup d'entre eux se font une idée précise des destinataires ciblés par les messages produits, du registre dont ils relèvent (46 % des personnes interrogées considèrent que ceux-ci constituent de la propagande politique) ou encore des acteurs qui en sont à l'origine (selon 65 % des interviewés, ces messages émanent d'individus ou de groupes politiques se réclamant du nationalisme).

Pour autant, il convient de souligner ici qu'une quantité importante des répondants semble extrêmement embarrassée et craintive lorsqu'il s'agit de se

48. Ce questionnaire a été administré, grâce à l'aide de notre collègue André Fazi (maître de conférences en science politique), à des étudiants au sein des locaux de l'Université de Corte. Afin de « rééquilibrer » notre enquête et de ne pas la limiter à ce *corpus* de jeunes le plus souvent insulaires, nous avons également volontairement interrogé, directement dans les rues de Corte et d'Ajaccio, des passants plus âgés et ne résidant pas nécessairement en Corse (près de quatre-vingt personnes).

49. Plus encore en ville que dans les espaces ruraux, puisque seuls 30 % des urbains et 35,5 % des ruraux déclarent porter une réelle attention à ces graffs.

50. Seuls 5 % des répondants affirment se sentir indisposés par ces tags violents alors que 76 % ne le sont pas (19 % ne répondent pas ou ne savent pas).

prononcer sur ces mêmes sujets. Aux deux questions portant sur la nature de ces graffitis, dessins ou fresques ainsi que sur l'identité de leurs auteurs, on obtient pour les possibilités de réponses « Ne sais pas », « Ne se prononce pas » et « Autres », des taux qui, avoisinant les 35 %, semblent attester l'efficacité de ce *monitoring* invisible, menaçant et intimidant de la population corse dont une des principales conséquences est certainement de contribuer significativement à limiter toute expression d'une parole libre, à favoriser la propagation d'une morale singulière valorisant la discrétion et le silence ⁵¹.

Les représentations du *ribellu* et de la tête de Maure apparaissent également comme extrêmement familières aux personnes à qui elles sont exhibées : plus de 90 % d'entre elles parviennent à les identifier ⁵². La première fait d'ailleurs l'objet d'une tout aussi grande reconnaissance que le symbole incarnant le particularisme de l'identité corse, ce qui atteste la grande capacité du FLNC à imposer une incontestable reconnaissance populaire de son sigle et une non moins grande notoriété des images représentant le nationalisme guerrier qu'il revendique et promeut. Davantage même, on constate une aptitude certaine à banaliser et faire accepter des icônes revêtant un caractère violent qui, le plus souvent, ne sont pas appréciées comme telles et ne suscitent qu'une faible réprobation. Ainsi, moins de 3 % du public questionné se dit choqué par ce genre d'icônes... et moins de 1 % effrayé par celles-ci ⁵³ (des pourcentages sensiblement identiques à ceux obtenus lorsque l'on entreprend de mesurer les réactions occasionnées par l'observation d'une photographie reproduisant une tête de Maure).

Assez paradoxalement, le cagoulé est moins perçu comme faisant l'apologie de la violence et de la clandestinité (16 %) que comme une glorification du nationalisme, de la Corse et de l'identité insulaire (68 %), preuve que la présence récurrente sur les murs de sigles militarisés et de la figure héroïsée du clandestin influe sur les représentations, participe directement d'un processus d'enchevêtrement entre logique armée valorisée par les acteurs violents sur l'île et culture « nationale » corse, aboutissant à une confusion désormais indéniable entre violence, nationalisme et identité corse ⁵⁴.

51. On notera dans ce sens que le questionnaire proposait cinq questions ouvertes destinées à offrir plus de précisions sur l'interprétation des graffs ou leurs ressentis. Nous obtiendrons moins d'une vingtaine de réponses sur les 226 questionnaires remplis, la plupart du temps limitées à une phrase sommaire et inexploitable.

52. L'affiliation politique apparaît toutefois ici comme un facteur important à prendre en considération. Ainsi, si 100 % des répondants se disant proches des nationalistes ou des écologistes (qui constituent traditionnellement leurs alliés dans le jeu politique insulaire) identifient correctement le *ribellu*, ce pourcentage avoisine seulement les 80 % pour ceux se réclamant du centre.

53. Plus généralement d'ailleurs, 76,5 % des répondants considèrent « ne pas être indisposés » par l'existence des graffitis et dessins croisés. On notera cependant une distribution genrée singulière des répondants puisque si 0 % des hommes se déclarent choqués par ces graffs belliqueux, près de 10 % des femmes le sont.

54. Si pour deux personnes interrogées sur trois, la tête de Maure rappelle l'existence du peuple corse, une personne sur trois estime que c'est aussi le cas pour le *ribellu*.

Le dessin *ribellu* fait l'apologie de :

Figure 2 - Perception de la figure du *ribellu*

Cette mixité entre identité et violence, perceptible dans la lecture qui est faite du *ribellu*, atteste la réussite du nationalisme clandestin, parvenu en une trentaine d'années à incarner, derrière la cagoule, une identité collective culturelle plus qu'une figure menaçante et violente. L'interprétation qui est faite des destinataires de ces messages confirme, là aussi, une lecture peu martiale des intentions des formations nationalistes clandestines. Si 30 % pensent que les graffs et tags nationalistes s'adressent à l'État, ils sont plus de 50 % à penser qu'ils s'adressent à tout le monde, refusant ainsi de lire la violence affichée comme une promesse d'affrontement avec la seule puissance publique ⁵⁵. La dimension instrumentale de la violence en Corse – plus destinée à s'assurer de la visibilité locale qu'à s'opposer aux pouvoirs publics – n'échappe pas aux spectateurs captifs des messages nationalistes.

55. Assez étonnamment, si 3 % des sondés estiment que ces graffs s'adressent à « d'autres catégories de personnes », ils sont 45 % parmi les sympathisants nationalistes à penser qu'ils s'adressent de façon prioritaires ni à l'État ni aux Corses ou aux touristes mais à « d'autres catégories de personnes ». Cette conclusion, que l'on ne retrouve pas chez les autres sympathisants politiques (centre, gauche ou sans affiliation) interroge. Outre qu'elle valide pour les nationalistes eux-mêmes une opposition qui ne se ferait pas principalement avec l'État, elle laisse entendre que la cible de ces messages pourrait être les français résidant en Corse ou les immigrés présents dans l'île (hypothèse non confirmée).

Synthèse sélective du questionnaire

(nombre de répondants : 226)

Chiffres ajustés / tris à plat uniquement

Données socio-biographiques

Sexe : 61 % d'hommes ; 39 % de femmes.

Lieu de résidence : 63 % en ville ; 29 % villages ; 8 % campagne.

Orientation politique : gauche (20 %), centre (3 %), droite (12 %), écologistes (2 %), nationalistes (18 %), non-affiliés (42 %)

Niveau d'étude : sans diplôme (2 %), bac (59 %), bac +2 (30 %), bac +4 ou plus (9 %)

Perception de l'iconographie sauvage en Corse

Pensez-vous que les graffs militants et politiques sont :

Beaucoup trop et trop nombreux	Pas assez nombreux	Cela m'importe peu	Ne sait pas
45 %	10 %	36 %	7 %

Pensez-vous que les graffs militants et politiques sont :

Trop et beaucoup trop visibles	Pas assez visibles	Cela m'importe peu	Ne sait pas
56 %	10 %	29 %	4 %

Portez-vous attention aux graffs militants sur les murs de Corse ?

Oui	Un peu	Non	Ne se prononce pas	Ne sait pas
31 %	45 %	22 %	1,5 %	1 %

Diriez-vous que vous êtes indisposé par ces graffs sauvages ?

Oui	Non	Ne se prononce pas	Ne sait pas
5 %	76 %	15 %	4 %

Pensez-vous que ces graffs sont le fait majoritairement d'individus se réclamant de :

La droite	Les nationalistes	La gauche	Autres	Ne sait pas / Ne se prononce pas
11 %	65 %	1 %	7 %	27 %

Selon vous ces graffs s'adressent particulièrement :

Aux Corses	À l'État français	Aux nationalistes	Aux touristes	À d'autres catégories	À tout le monde	Ne se prononce pas
7 %	30 %	1 %	1 %	3,5 %	51 %	4 %

Questions sur l'iconographie « *ribellu* »

Capacité d'identification du dessin :

Oui	Non	Ne sait pas / Ne se prononce pas
92 %	4 %	4 %

Quel est selon vous l'objectif de ce dessin ?

Faire peur	Avoir une visibilité	Rappeler l'existence du peuple corse	Propagande électorale	S'adresser aux nationalistes	Marquer sa présence politique	Autre chose	Ne sait pas / Ne se prononce pas
5 %	10 %	27 %	0 %	2 %	41 %	5 %	11 %

Diriez-vous que ce dessin :

Vous indiffère	Vous plaît	Vous choque	Vous effraie	Rien de tout cela	Autre / Ne sait pas / Ne se prononce pas
31 %	12 %	2,5 %	1 %	40 %	12 %

À vos yeux, ce dessin fait l'apologie de :

La violence	La Corse	Du nationa- lisme	L'identité	La clandest- tinité	Rien du tout	Ne sait pas / Ne se pro- nonce pas
3 %	6,5 %	49,5 %	12 %	14 %	5 %	9 %

Trouvez-vous qu'il y a trop de dessins de ce genre :

Oui	Non	Cela m'indiffère	Ne sait pas / Ne se prononce pas
27 %	30 %	32,5 %	10,5 %

Questions sur l'iconographie identitaire

Capacité d'identification du dessin :

Oui	Non	Ne sait pas / Ne se prononce pas
91 %	5 %	4 %

Quel est selon vous l'objectif de ce dessin ?

S'opposer à la France	S'offrir une visibilité	Rappeler l'existence du peuple corse	S'adresser à la commu- nauté natio- naliste	Marquer sa présence politique	Autre	Ne sait pas / Ne se pro- nonce pas
4,5 %	1,5 %	77 %	0 %	5 %	3,6 %	8 %

Diriez-vous que ce dessin :

Vous indif- fère	Vous plaît	Vous choque	Vous effraie	Rien de tout cela	Autre chose	Ne sait pas / Ne se pro- nonce pas
27 %	42 %	1 %	1,5 %	20 %	1 %	8 %

À vos yeux ce dessin fait l'apologie de :

La Corse et l'identité	Le nationalisme	La clandestinité	Autre	Rien du tout	Ne sait pas / Ne se prononce pas
87 %	4 %	1 %	0,5 %	2 %	5,5 %

Trouvez-vous qu'il y trop de dessins de ce genre en Corse ?

Oui	Non	Cela m'indiffère	Ne sait pas / Ne se prononce pas
12,5 %	52,5 %	23,5 %	6,5 %

Annexes

Recension statistique des données iconographiques relevées

Localisation des traces iconographiques nationalistes

Zones géographiques	Nombres de recen- sions
Cap corse	29
Porto, Balagne et Nebbio	137
Bastia	109
Cortenais	150
Gravone	47
Ajaccio/Propriano	142
Extrême sud	76
Plaine orientale	50
<i>Zones rurales</i>	<i>53 %</i>
<i>Zones urbaines</i>	<i>47 %</i>

Les rubriques de la parole iconographique (% corrigés)

Identitaire	20
Violent	27
Mémoriel (militants)	8
Politicien (partis ou personnalités)	21
Raciste ou xénophobe	17
Rejet des forces de l'ordre	2
Humour	2
Anti-drogue	1
Autres, divers	2

Répertoires d'action iconographiques (% corrigés)

Graffitis	82
Fresques	1
Dessins	11
Graffitis accom- pagnés de dessins	4
Pochoirs	2

Les supports de l'iconographie (% corrigés)

Murs d'habitation	20
Murs de bâtiments publics	25
Équipements (transformateurs, abribus, poubelles)	25
Poteaux	5
Rochers	6
Panneaux de signalisation (hors road sign protest)	9
Murets	10